

MONICA McCARTY

Le faucon



LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE



AVENTURES & PASSIONS

Monica McCarty

Après avoir étudié le droit à Stanford et exercé le métier de juriste, elle s'est tournée vers l'écriture. Passionnée depuis toujours par l'Écosse médiévale, elle se consacre au genre des Highlanders avec des séries à succès comme *Les MacLeods*, *Le clan Campbell* ou *Les chevaliers des Highlands*. Elle est aujourd'hui une auteure incontournable de la romance historique.

Le Faucon

Aux Éditions J'ai lu

LES MACLEODS

- 1 – La loi du Highlander
N° 9332
- 2 – Le secret du Highlander
N° 9394
- 3 – La fierté du Highlander
N° 9535

LE CLAN CAMPBELL

- 1 – À la conquête de mon ennemie
N° 9896
- 2 – Le proscrit
N° 10032
- 3 – Trahi
N° 10084

LES CHEVALIERS DES HIGHLANDS

- 1 – Le Chef
N° 10247
- 2 – Le Faucon
N° 10413
- 3 – La Vigie
N° 10511
- 4 – La Vipère
N° 10609
- 5 – Le Saint
N° 10696
- 6-La Recrue
N° 10785
- 7- Le Chasseur
N° 10906
- 8 – Le Brigand
N° 10996
- 9 – La Flèche
N° 11146
- 10 – Le Frappeur
N° 11487
- 11 – Le Roc
N° 11564
- 12 – Le Spectre
N° 11588

MONICA
McCARTY

LES CHEVALIERS DES HIGHLANDS — 2

Le Faucon

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Astrid Mougins*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informé en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteurs préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

THE HAWK

Éditeur original

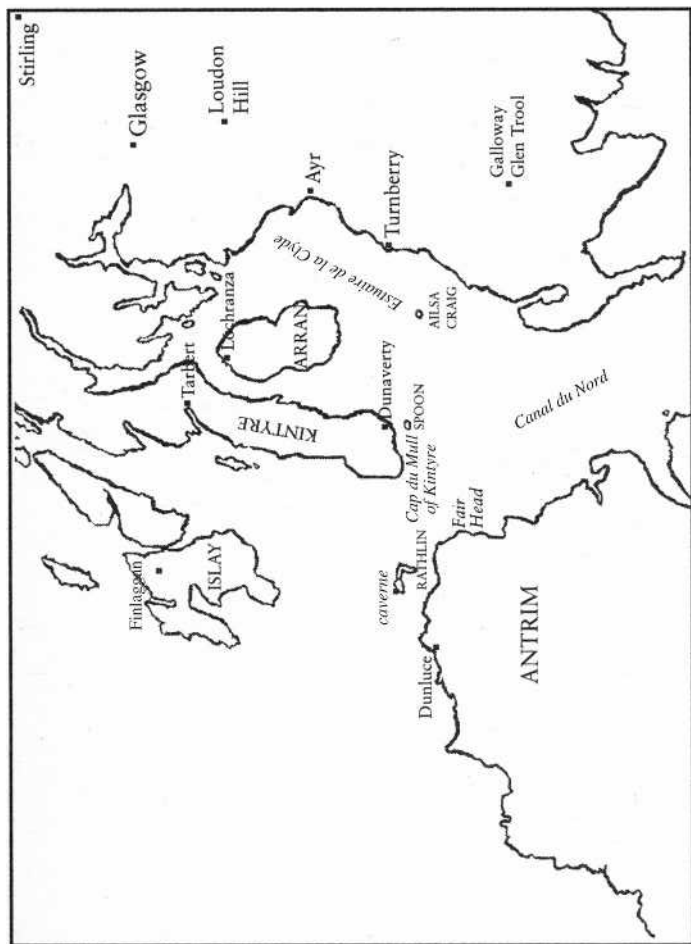
Ballantine Books, an imprint of Random House
Publishing Group, a division of Random House, Inc., New York

© Monica McCarty, 2010

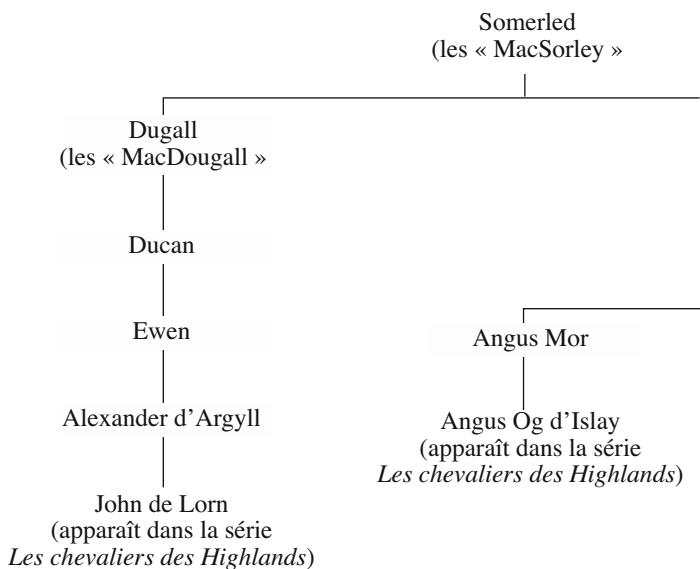
Pour la traduction française

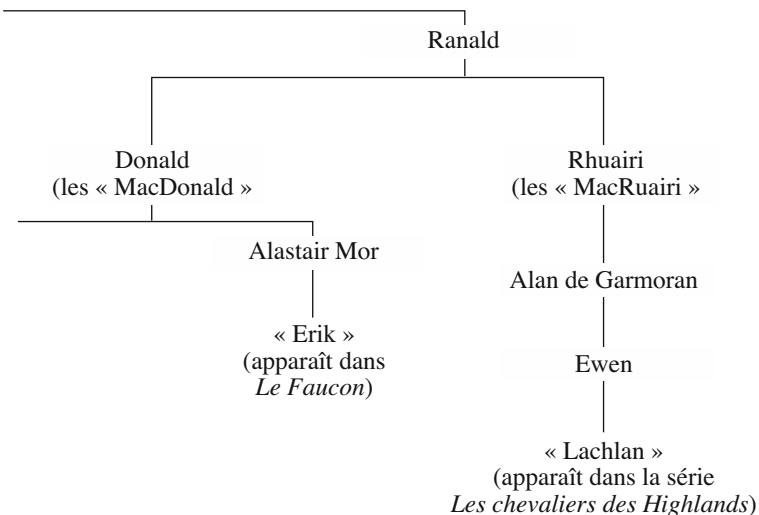
© Éditions J'ai lu, 2013

À Dave,
Dix-huit ans ? J'aurais pensé cinq minutes...
(À toi de le dire : « ... subaquatique ».)
P.S. : Il nous faut de la nouvelle matière.



LES MACSORLEY





La Garde de Highlanders

Hiver 1306-1307

Aux côtés de Bruce, préparant la bataille dans les Hébrides extérieures :

Tor MacLeod, dit le Chef : commandant de la garde secrète et maître d'armes.

Erik MacSorley, dit le Faucon : marin et nageur.

Gregor MacGregor, dit la Flèche : tireur d'élite et archer.

Aux côtés des frères Bruce en Irlande pour recruter des mercenaires :

Eoin MacLean, dit le Frappeur : stratège expert en tactiques de pirates.

Ewen Lamont, dit le Chasseur : pisteur et traqueur d'hommes.

Avec la reine dans le nord de l'Écosse, protégeant les dames :

Lachlan MacRuairi, dit la Vipère : opérations furtives, infiltration et exfiltration.

Magnus MacKay, dit le Saint : guide de montagne et inventeur d'armes.

William Gordon, dit le Templier : alchimie et explosifs.

Robert Boyd, dit le Brigand : force physique et combat au corps à corps.

Alex Seton, dit le Dragon : dague et combat rapproché.

Avant-propos

L'an 1306 de Notre-Seigneur

Trois mois après son couronnement symbolique à Scone Abbey, Robert de Bruce a échoué dans sa tentative désespérée pour monter sur le trône d'Écosse. De courte durée, sa rébellion a été matée par le roi Édouard d'Angleterre, le puissant « marteau des Écossais ».

Excommunié par le pape pour avoir assassiné son rival, traqué sans merci par le monarque le plus puissant de la chrétienté, abandonné par les trois quarts de ses compatriotes qui ont refusé de se rallier à sa cause, Bruce ne se bat plus uniquement pour récupérer son titre mais également pour sauver sa peau. Entre lui et l'anéantissement, il ne reste plus que les dix guerriers de sa garde secrète.

Se perdant dans les brumes du temps, oubliée de presque tous, il existe une légende selon laquelle Robert de Bruce aurait formé un corps d'élite, sélectionnant minutieusement chacun de ses membres au fin fond des Highlands et des Hébrides intérieures. Liés par une cérémonie secrète, ces guerriers forment une armée fantôme, la plus mortelle que le monde ait jamais connue. On ne les reconnaît qu'à leurs compétences extraordinaires, à leurs noms de guerre et au lion rampant tatoué sur leur bras.

Le règne de terreur d'Édouard 1^{er} vient de débiter. La bannière du dragon, tant redoutée, flotte sur l'Écosse. Les Anglais ne feront pas de quartier. Au cours des jours sombres à venir, ces guerriers hors pair devront affronter leur plus grand défi à ce jour. La liberté d'une nation repose sur leurs seules épaules.

Prologue

*Voici que le roi bouffon gagne la lande,
Désertant les villes et les palais ;
S'ils le prennent au collet, ainsi que sa bande,
Les barons d'Angleterre lui apprendront à
piper en anglais,
C'est que le renégat n'est guère vaillant,
On le recherche pourtant
Sur tous les continents.*

Thomas WRIGHT,
The Political Songs of England.

*Île de Rathlin, trois milles nautiques au large
de la côte septentrionale de l'Irlande. 13 septembre 1306*

Robert de Bruce ferma les yeux. Ce n'était pas la réaction d'un roi ; c'était celle d'un lâche qui ne voulait pas voir la réalité en face. Toutefois, les images continuaient de le hanter, défilant sous ses paupières comme les tableaux d'un cauchemar.

Des épées fendaient l'air et s'entrechoquaient dans un interminable déferlement de mort. Une pluie de flèches obscurcissait le ciel, transformant le jour en nuit. Les sabots des énormes destriers anglais martelaient le sol dans un vacarme assourdissant, écrasant tout sur leur passage. La boue et le sang ternissaient l'éclat des

cottes de mailles. Les traits de ses loyaux compagnons étaient déformés par l'horreur et la peur. Et l'odeur... ce mélange épouvantable de sang, de sueur et de vomi qui s'insinuait dans ses narines, ses poumons, ses os.

Il eut beau plaquer ses mains sur ses oreilles, les hurlements et les râles d'agonie résonnaient toujours.

L'espace d'un instant, il fut de retour sur le champ de bataille sanglant de Methven. Là où tout avait basculé, pour le pire. Là où son sens de la chevalerie avait failli entraîner sa perte.

Hélas, ce n'était pas un cauchemar. Bruce ouvrit les yeux et fit face non pas à la fureur d'Édouard, mais à celle de Dieu. Le fracas qu'il entendait n'était pas celui des armes, mais celui du tonnerre. Ce n'étaient pas des flèches qui pleuvaient mais un déluge glacé. Le râle horrible n'était pas celui des agonisants mais celui du vent. Quant au martèlement, c'était celui du marteau du barreur sur sa targe, rythmant la cadence des rameurs.

La peur, elle, était toujours là. Il la lisait sur le visage des hommes autour de lui. La certitude qu'ils allaient mourir, non pas sur un champ de bataille mais sur un maudit rafirot au milieu d'une mer démontée, fuyant leurs propres terres comme des voleurs.

Les Anglais l'avaient surnommé le « roi bouffon ». C'était d'autant plus humiliant que c'était vrai. Sa fière armée censée renverser le roi le plus puissant de la chrétienté était réduite à une centaine d'hommes agglutinés dans deux *birlinns*.

Moins de six mois après son couronnement, ils n'étaient plus qu'une bande de hors-la-loi entassés sur un navire ballotté par la houle, certains tellement affaiblis qu'ils pouvaient tout juste s'agripper au bastingage, les autres grelottant et blêmes de terreur.

Sauf les Highlanders. Eux n'auraient même pas su ce qu'était la peur si Lucifer en personne leur avait ouvert les portes de l'enfer pour les accueillir.

Parmi eux, l'homme chargé de leur survie était le plus intrépide de tous. Il se tenait en poupe, le visage ruisse-
lant de pluie, affrontant les éléments déchaînés en
manœuvrant le *birlinn*. On aurait dit un dieu marin
pressé d'en découdre avec tous les défis que la nature
plaçait en travers de sa route.

Si quelqu'un pouvait les sauver, c'était Erik MacSorley,
également connu sous le nom de Faucon depuis qu'il
avait rejoint la force d'élite de Bruce. Celle-ci était compo-
sée des guerriers les plus talentueux des Highlands. Le
fringant MacSorley avait été choisi pour ses dons de navi-
gateur et de nageur, mais il était surtout d'une hardiesse
sans pareille. Chaque nouvelle épreuve, aussi insurmon-
table soit-elle, semblait n'être pour lui qu'un jeu.

Le matin même, il les avait fait sortir de Dunaverty
Castle au nez et à la barbe des Anglais. À présent, il ten-
tait de leur faire traverser le détroit large de vingt-cinq
kilomètres entre le Kintyre écossais et la côte irlandaise
pendant la pire tempête que Bruce ait jamais vue.

Un sourire dément au bord des lèvres, MacSorley cria
au-dessus du vacarme de la tourmente :

— Accrochez-vous ! La prochaine va secouer !

À l'instar de la plupart des Highlanders, il avait un
sens inné de l'euphémisme.

Bruce retint son souffle tandis que le vent tendait la
voile, soulevait le *birlinn* comme un jouet d'enfant et le
hissait au sommet d'une lame monumentale. Ils retom-
bèrent dans le creux de la vague avec un grincement
effrayant. L'espace d'un instant, l'embarcation gîta dan-
gereusement, semblant sur le point de verser. Il crut
leur dernière heure arrivée. Puis, une fois de plus, le
marin rétablit l'équilibre *in extremis* en manœuvrant les
cordages.

Ce répit ne dura pas.

La houle se déchaîna de plus belle, les propulsant sur
la crête de murs d'eau, la pluie diluvienne emplissant la
coque du navire plus vite qu'ils ne pouvaient écoper.

Chaque fois qu'une nouvelle déferlante s'abattait sur le pont du malheureux bateau, il se demandait si ce ne serait pas celle qui les enverrait par le fond, mettant un terme à leur supplice.

Je n'aurais jamais dû ! Je n'aurais jamais dû m'élever contre l'Angleterre et son puissant roi. Dans la vie réelle, David n'abattait pas Goliath d'un coup de fronde ; il se faisait écraser comme un puceron.

Ou finissait au fond d'un océan.

Toutefois, MacSorley n'était pas disposé à capituler. Il paraissait toujours aussi sûr de lui, se montrant aussi tenace que la tempête. Il ne semblait pas douter qu'il vaincrait. Pourtant, c'était un combat qu'il ne pouvait espérer gagner. La nature était trop puissante, même pour ce descendant de Vikings, les plus grands pirates que le monde ait connus.

Bruce entendit un craquement sinistre, juste un instant avant le cri :

— Attention... !

Trop tard.

Il releva les yeux juste à temps pour voir une partie du mât s'abattre sur lui.

Quand Bruce rouvrit les yeux, il était plongé dans les ténèbres. L'espace d'un instant, il se crut arrivé en enfer. Au-dessus de lui, il n'y avait qu'un amas de pierres noires et luisantes. Un bruit sur sa gauche attira son attention. Il voulut tourner la tête et une douleur fulgurante lui traversa le crâne.

Lorsqu'il put voir à nouveau, il distingua des ombres mouvantes. Des hommes, les siens, se traînaient sur une grève rocailleuse et se laissaient tomber à l'entrée d'une caverne.

Tout compte fait, ils n'étaient pas morts.

Il ignorait s'il devait s'en réjouir. Être englouti par les flots était peut-être préférable au sort que lui réserverait Édouard s'il parvenait à le capturer.

Voici donc à quoi se réduisait son royaume désormais : une grotte marine humide et obscure.

Un mouvement au-dessus de sa tête lui indiqua que même ses prétentions à ce misérable territoire étaient contestées. Une grosse araignée noire s'affairait sur la paroi. Elle s'efforçait de sauter de pierre en pierre mais ne parvenait pas à s'accrocher à la surface glissante. Elle retombait invariablement au bout de son fil de soie, balancée par les courants d'air. Elle tentait encore et encore de construire sa toile, condamnée à l'échec.

C'était un sentiment qu'il connaissait bien.

Après avoir subi deux défaites sur le champ de bataille, avoir vu ses amis et ses partisans massacrés ou capturés, avoir été séparé de son épouse et avoir fui son royaume dans la disgrâce, il pensait avoir vécu le pire. Il s'était trompé. La nature avait bien failli achever ce que l'armée anglaise n'était pas parvenue à accomplir.

S'il avait à nouveau déjoué les plans du diable, c'était grâce à cette tête brûlée de MacSorley. Comme les araignées, ces Highlanders ne capitulaient jamais.

Contrairement à lui, qui savait quand rendre les armes.

Bruce était un homme fini. Même si la mer l'avait épargné, sa cause était perdue et, avec elle, l'occasion pour l'Écosse de se libérer du joug de la tyrannie anglaise.

S'il avait écouté les conseils de sa garde à Methven, il en aurait peut-être été autrement. Toutefois, s'accrochant avec entêtement à son sacro-saint code de la chevalerie, il n'avait pas tenu compte de leur avis. Il avait cru sur parole sir Aymer de Valence, le commandant anglais, quand celui-ci s'était engagé à ne pas lancer les hostilités avant l'aube. Puis ce traître les avait pris par surprise en attaquant au milieu de la nuit. Cela avait été la déroute. Bon nombre de ses plus ardents défenseurs avaient été tués ou faits prisonniers.

La chevalerie était bel et bien morte. Bruce ne l'oublierait plus jamais. L'ancien art de la guerre avait

fait son temps. Il s'était trompé en n'acceptant qu'à contrecœur les tactiques de pirates de sa garde secrète. S'il les avait suivies au lieu de se cramponner à son code chevaleresque, il n'y aurait pas eu de défaite de Methven.

L'araignée s'élança à nouveau. Cette fois, elle parvint presque à étirer son fil de soie entre deux pierres, mais la victoire lui échappa au dernier instant à cause d'un souffle d'air. Étrangement captivé par les efforts vains de l'arachnide, Bruce poussa un soupir déçu.

Il ne pouvait s'empêcher de s'identifier à elle.

Même après le désastre de Methven, il avait gardé espoir. Puis, il s'était retrouvé face aux MacDougall à Dail Righ et avait subi une nouvelle défaite cuisante. Dans la débâcle qui avait suivi, il avait dû se séparer de son épouse, de sa fille, de ses sœurs et de la comtesse de Buchan, celle qui l'avait courageusement couronné à peine six mois plus tôt.

Il avait envoyé les femmes au nord avec son plus jeune frère, Nigel, sous la protection de la moitié de sa fameuse garde de Highlanders. Il pensait alors qu'il les rejoindrait rapidement, mais, avec le reste de son armée, il avait été contraint de fuir vers le sud.

Les femmes sont à l'abri, se répéta-t-il. Si Édouard les trouvait, que Dieu les protège ! Elles avaient été déclarées hors la loi, elles aussi, ce qui autorisait quiconque les arrêtaient à les violer. Les hommes seraient exécutés sans jugement.

Après Dail Righ, Bruce s'était réfugié dans les montagnes, évitant la capture grâce à Gregor MacGregor, dit la Flèche, un autre membre de sa garde de Highlanders. Ce dernier lui avait fait traverser le comté de Lennox pour le conduire à l'abri dans le château de Dunaverty, dans la péninsule du Kintyre.

Le répit avait été de courte durée. Trois jours plus tard, l'armée anglaise assiégeait le château et il avait

fallu toute l'ingéniosité de MacSorley pour les sortir de là vivants.

Cela faisait beaucoup d'échecs. Beaucoup trop.

L'araignée était remontée au bout de son fil et semblait prête à s'élancer à nouveau. Sentant soudain monter en lui une colère irrationnelle, Bruce eut envie de l'écraser d'un coup de poing.

Tu ne vois donc pas que c'est une bataille perdue d'avance ?

Il avait été aussi sot que cette araignée de croire qu'il pouvait vaincre Édouard d'Angleterre. S'il ne l'avait pas provoqué, il serait aujourd'hui tranquille dans son château de Carrick avec sa femme et sa fille, à s'occuper de ses terres, au lieu de se terrer comme un cloporte pendant que ses amis et ses partisans mouraient pour lui.

C'était une existence dont il se serait volontiers contenté s'il n'avait eu la conviction inébranlable que la couronne lui revenait de droit. Il était le roi légitime d'Écosse.

Quelle importance, désormais ? Il avait tout risqué, et tout perdu. Il ne restait rien.

Seigneur, comme il était épuisé ! Il aurait voulu fermer les yeux, s'abandonner au sommeil et oublier ce cauchemar. En tournant la tête, il aperçut le Faucon discutant avec le chef de la garde secrète, Tor MacLeod. Ils se tenaient sur la grève. Puis, ayant remarqué qu'il avait les yeux ouverts, les deux immenses guerriers se dirigèrent vers lui.

Le sommeil n'était pas pour tout de suite.

Au cours du mois qui venait de s'écouler, sa garde secrète avait été son seul réconfort. L'équipe de Highlanders avait surpassé toutes ses attentes. Cependant, même eux n'avaient pu empêcher les conséquences catastrophiques de son erreur à Methven.

À mesure que les deux hommes approchaient, Bruce distingua les signes de fatigue sur leurs visages endurcis par les batailles. Enfin ! Contrairement aux

autres combattants, les Highlanders ne paraissaient pas démoralisés par la série de défaites qui les avait contraints à fuir l'Écosse. Rien ne semblait les ébranler, comme s'ils étaient insensibles aux émotions du commun des mortels. S'il appréciait leur détermination et leur ténacité, elles faisaient parfois apparaître sa propre frustration comme une faiblesse.

— Comment va votre tête ? demanda MacSorley. Vous avez pris un méchant coup.

Bruce se souvint soudain du mât. Il se frotta le crâne et sentit une énorme bosse.

— Je survivrai, maugréa-t-il. (*Pour le moment.*) Où sommes-nous ?

— Sur Rathlin, répondit MacLeod. Nous sommes arrivés à bon port. À l'abri et relativement indemnes.

— Vous en doutiez ? lança MacSorley avec un petit sourire ironique.

Bruce ne répondit pas. Il s'était habitué aux railleries du Highlander.

— Et les autres ? demanda-t-il.

— Ils sont en sécurité, déclara Tor. Ils se sont abrités dans une autre caverne car celle-ci ne peut accueillir qu'une douzaine de personnes. J'ai demandé à Frappeur et à Chasseur de se rendre au château demain pour chercher des provisions. Vous êtes sûr que sir Hugh nous aidera ?

— Le seigneur de Rathlin est loyal à Édouard, répondit Bruce. Mais c'est également un ami.

— Nous ne pouvons pas nous attarder ici trop longtemps, reprit Tor. Quand les Anglais se rendront compte que nous ne sommes plus à Dunaverty, ils lanceront toute leur flotte à nos trousses. Connaissant nos liens avec l'Irlande, cet endroit est le premier où ils viendront nous chercher.

La famille Bruce possédait des terres dans le comté d'Antrim depuis des années. Elizabeth de Burgh,

l'épouse de Bruce, était la fille du comte d'Ulster, le plus puissant noble d'Irlande mais également un allié d'Édouard.

— Une fois que j'aurai les fournitures nécessaires, il ne nous faudra qu'un jour ou deux pour réparer les bateaux, indiqua le Faucon.

Bruce acquiesça. Il aurait dû donner des ordres, mais il se sentait écrasé par la fatalité. Toute entreprise lui paraissait futile.

À quoi bon ?

Du coin de l'œil, il aperçut l'araignée s'apprêtant à bondir à nouveau.

— Vous voyez cette petite bestiole ? demanda-t-il en pointant l'index vers la paroi rocheuse.

Les deux hommes acquiescèrent d'un air perplexe. Ils devaient se demander si Bruce avait encore toute sa tête.

— J'attends qu'elle capitule, poursuivit-il. Ce doit être la sixième fois que je la vois tenter d'étirer son fil entre ce point-ci et ce point-là. Chaque fois, elle retombe dans le vide. Je me demande combien d'essais il lui faudra encore avant qu'elle se rende compte que c'est impossible.

Le Faucon hocha la tête avec un sourire.

— Ce doit être une araignée des Highlands, sire. Elle continuera jusqu'à ce qu'elle y arrive. Les Highlanders ne croient pas à l'échec. Nous sommes tenaces.

— Vous ne voulez pas plutôt dire butés et têtes de lard ?

Le Faucon se mit à rire.

— Oui, ça aussi.

Bruce ne pouvait qu'admirer la faculté de cet être affable à conserver son humour dans la pire des situations. En temps normal, il trouvait sa bonne humeur réconfortante, mais, ce soir, même le géant nordique ne pouvait l'extirper de son sentiment d'impuissance.

— Reposez-vous, sire, déclara Tor. Nous avons eu une longue journée.

Bruce acquiesça, trop las pour discuter.

La lumière transperça ses paupières et une douce chaleur effleura sa joue comme la caresse d'une mère. Bruce ouvrit les yeux et vit un rayon de soleil illuminer la grotte. Le jour s'était levé, radieux. Il n'y avait plus aucune trace de la tempête apocalyptique de la veille.

Lorsque sa vision s'éclaircit, il fixa le plafond rocheux au-dessus de sa tête et jura.

— Ça par exemple !

Une superbe toile s'étirait entre deux pierres. Le réseau complexe et délicat des fils de soie scintillait dans la lumière, telle une magnifique couronne en filigrane incrusté de minuscules diamants.

Elle avait réussi. L'araignée avait tissé sa toile.

Il sourit, partageant son triomphe.

Methven. Dail Righ. La mort et la capture de ses amis. La séparation d'avec sa femme. La tempête. Finalement, peut-être que Dieu cherchait à le mettre à l'épreuve plutôt qu'à le punir.

L'araignée était sa messagère.

Il aperçut MacSorley étendu non loin et lui fit signe d'approcher.

— Vous aviez raison, lui dit-il en lui montrant le plafond.

Le Faucon mit quelques instants à comprendre, puis il vit la toile.

— Elle a réussi, déclara-t-il en souriant. Belle leçon de persévérance, non ?

— En effet. Vingt fois sur le métier, remettez votre ouvrage. J'en ferai mon mot d'ordre. C'est un sage conseil.

Un conseil qu'il n'oublierait plus.

Il ignorait si c'était en raison de l'araignée ou de l'aube radieuse d'un nouveau jour. Peu importait. Son

désespoir l'avait quitté et il se sentait revigoré. Édouard pouvait l'écraser encore et encore, Robert de Bruce continuerait à se battre jusqu'à son dernier souffle.

Roi hors la loi ou pas, il était le souverain légitime de l'Écosse et récupérerait son royaume.

Son changement d'humeur n'avait pas échappé au Faucon.

— Vous avez un plan, sire ? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit Bruce. Gagner.

MacSorley sourit.

— Vous parlez de plus en plus comme un Highlander.

Bruce attendrait son heure. Au cours des prochains mois, il se fondrait dans la nature. Il lui serait facile de se cacher sur les centaines d'îles qui bordaient la côte ouest. Il rassemblerait ses forces pour tenter un nouveau soulèvement. Puis un autre.

Jusqu'à la victoire.

1

*Détroit de Rathlin, côte nord de l'Irlande.
Jour de la Chandeleur, 2 février 1307*

Erik MacSorley ne pouvait résister à un défi, même tacite. Dès qu'il aperçut le bateau de pêcheurs poursuivi par la galère anglaise, il sut qu'il s'en mêlerait.

Il aurait dû ne pas intervenir et poursuivre discrètement sa route, profiter de ce que le navire de patrouille ne l'avait pas vu pour accomplir sa mission, qui était de se rendre au château de Dunluce pour y rencontrer des mercenaires irlandais.

Mais pourquoi se priver d'un petit plaisir ?

Cela faisait plus de quatre mois qu'ils se cachaient, passant d'île en île, ne faisant que de brèves incursions à l'intérieur des terres pour collecter les fermages de Bruce et effectuer quelques rares expéditions de reconnaissance. Erik et ses hommes méritaient amplement un peu de distraction.

Il avait été aussi sage qu'un moine pendant le carême (hormis en ce qui concernait les femmes, mais il n'avait pas fait vœu de chasteté en rejoignant la garde secrète de Bruce). Depuis leur fuite de Dunaverty et la tempête, il avait évité les ennuis et fait preuve d'une retenue inhabituelle chaque fois qu'on avait fait appel à ses services. Toutefois, la Pointe du diable n'était qu'à un jet

de pierre, la marée était haute et ils avaient vent arrière. L'occasion était trop belle pour la laisser passer.

À vingt-neuf ans, Erik n'avait pas encore croisé un vent qu'il ne puisse dompter, un homme capable de le surpasser sur l'eau, un bateau qu'il ne réussisse à semer ni, pensa-t-il avec un sourire sournois, une femme qui sache lui résister.

Il en irait de même cette fois. L'épais brouillard était idéal pour une poursuite nocturne, d'autant plus qu'il aurait pu naviguer le long des côtes traîtresses d'Antrim les yeux fermés.

Ils venaient de passer la pointe nord-ouest de l'île de Rathlin, mettant le cap vers le sud et le château de Dunluce, quand ils avaient repéré le navire anglais près de Ballentoy Head. Depuis que les Anglais avaient pris Dunaverty Castle quelques semaines plus tôt et s'étaient rendu compte que Bruce avait fui l'Écosse, la flotte ennemie avait augmenté ses patrouilles dans le Canal du Nord, traquant le roi fugitif.

Erik n'appréciait pas de voir une patrouille si près de sa destination. Le meilleur moyen de s'assurer que les Anglais n'entraveraient pas ses plans était de les entraîner dans un lieu où ils ne gêneraient plus personne. En outre, les pêcheurs paraissaient en difficulté.

Ces bâtards d'Anglais. Il n'avait pas oublié le massacre gratuit des hommes du clan MacLeod. Dire que c'était lui qu'ils traitaient de pirate !

Il ordonna qu'on hisse la voile.

— Que faites-vous ? balbutia sir Thomas Randolph à voix basse. Ils vont nous voir !

Erik poussa un soupir résigné. Il ne s'était pas engagé dans la garde secrète pour servir de nourrice au neveu pédant de Bruce. Pour le remercier de ce service, ce dernier allait devoir ajouter un château ou deux aux terres du Kintyre qu'il avait promis de lui restituer une fois qu'il aurait récupéré sa couronne et chassé Édouard « longues jambes » d'Écosse.

Randolph était tellement imprégné du code de la chevalerie et du sens de ses « devoirs » qu'à côté Alex Seton, le seul chevalier (et l'unique Anglais) de la garde d'élite, paraissait laxiste. Après s'être coltiné le jeune homme deux mois durant, pour le « former », Erik avait acquis le plus grand respect pour Robbie Boyd, le coéquipier de Seton. Randolph lui rebattait continuellement les oreilles avec ses règles et son honneur, au point que sa bonne humeur légendaire commençait à s'émousser.

Erik arqua un sourcil sarcastique.

— C'est précisément le but de l'opération. Il faut bien attirer leur attention si on veut les entraîner ailleurs.

— Mais... s'ils nous rattrapent, Faucon ?

Randolph l'appelait par son nom de guerre. Lorsque les membres de la garde secrète étaient en mission, ces surnoms protégeaient leur identité. Toutefois, en tant que capitaine, Erik était bien obligé de révéler la sienne. Il avait besoin de rameurs et, les autres membres du corps d'élite étant éparpillés, il avait dû faire appel à des hommes de son propre clan. La poignée de guerriers qui composaient son équipage étaient ses parents les plus fidèles et des membres de son escorte personnelle. Ils mourraient plutôt que de révéler qui il était.

Jusqu'à présent, on n'avait pas fait le rapprochement entre le navire notoire baptisé « Le Faucon » et les rumeurs d'une armée fantôme qui se propageaient dans les campagnes. Néanmoins, Erik était conscient que cela pouvait changer d'un jour à l'autre.

En entendant sa remarque absurde, les rameurs qui se trouvaient à proximité de Randolph s'esclaffèrent.

— Je n'ai pas perdu une course depuis... commença Erik.

Il interrogea son second du regard.

Domnall haussa les épaules.

— Dieu sait, capitaine.

Erik se tourna à nouveau vers Randolph avec un sourire aimable.

— Comme tu vois, il n'y a pas lieu de t'inquiéter.

— Mais l'argent ? s'entêta le jeune chevalier. On ne peut courir le risque que les Anglais mettent la main dessus.

Les cinquante livres de pièces d'argent qu'ils transportaient devaient servir à acheter des mercenaires. La somme avait été amassée petit à petit au cours de l'hiver, lors des expéditions nocturnes pour collecter les fermages de Bruce. MacSorley et plusieurs autres gardes avaient pu entrer et sortir d'Écosse sans se faire repérer grâce à des renseignements précis provenant du camp ennemi. Erik pensait savoir qui en était la source.

Bruce espérait tripler la taille de son armée grâce aux mercenaires. Sans eux, il ne pourrait pas monter à l'assaut des garnisons anglaises qui occupaient les châteaux d'Écosse et reprendre son royaume.

La mission d'Erik était de les amener jusqu'à Bruce sur l'île d'Arran sans se faire détecter par la flotte ennemie. L'attaque était prévue pour le quinze, soit deux semaines plus tard.

— Détends-toi, Tommy, déclara-t-il en sachant qu'il achèverait d'horripiler le jeune aristocrate pompeux. On croirait entendre une vieille dame. La seule chose que ces Anglais attraperont, c'est notre sillage.

Randolph pinça les lèvres au point de les faire blêmir. Par contraste, son teint paraissait encore plus cramoisi.

— Je m'appelle Thomas, grogna-t-il. Sir Thomas, comme tu le sais fort bien. Nos ordres sont d'engager des mercenaires et de les conduire jusqu'à mon oncle sans alerter les patrouilles anglaises.

Ce n'était pas aussi simple que ça, mais seule une poignée d'hommes étaient au courant de la totalité du plan et Randolph n'en faisait pas partie. Ils ne devaient pas

amener les mercenaires jusqu'à Bruce, mais uniquement organiser leur prochaine rencontre.

C'était plus sûr ainsi. Si Bruce voulait vaincre la puissante armée anglaise, l'effet de surprise était indispensable.

Pour avoir lui-même loué ses services à des chefs de guerre en Irlande pendant plusieurs années, Erik savait qu'il fallait manier l'information avec la plus grande prudence. L'argent était la seule loyauté qu'honoraient la plupart des mercenaires et les MacQuillan étaient une belle bande de brutes, c'était le moins qu'on puisse dire.

Par mesure de précaution, le roi ne leur donnerait les détails de son plan qu'à la dernière minute, y compris le lieu de leur rendez-vous, la cible et la date de leur attaque. Erik rejoindrait les Irlandais deux nuits avant l'assaut et les escorterait personnellement jusqu'à Rathlin afin qu'ils y rencontrent Bruce et assemblent l'armée. La nuit suivante, il conduirait toute la flotte jusqu'à l'île d'Arran, d'où Bruce comptait déclencher les hostilités le 15 février.

La synchronisation était capitale. L'attaque aurait lieu sur deux fronts simultanément. Bruce lancerait l'assaut sur Turnberry tandis que, le même jour, ses frères attaqueraient les Anglais plus au sud, à Galloway.

Ils devraient voyager de nuit et ne pourraient se permettre la moindre erreur.

— Je ne veux pas risquer qu'ils nous prennent par surprise, Tommy, expliqua Erik. Le meilleur moyen de les éviter, c'est de nous en débarrasser tout de suite.

Rien ne le détournerait de sa mission, mais cela ne les empêchait pas de s'amuser un peu.

— C'est irresponsable, protesta Randolph.

Ce garçon était décidément irrécupérable.

— Voyons Tommy, tu ne devrais pas utiliser des mots que tu ne comprends pas. Tu ne saurais pas ce qu'est l'irresponsabilité si elle te mordait le derrière. Ce

serait irresponsable s'ils avaient une chance de nous rattraper. Or, comme tu l'as entendu, cela n'arrivera pas.

Ses hommes hissèrent la voile carrée. La toile en fibre de laine enduite de graisse animale se déploya en claquant dans le vent, dévoilant le blason tant redouté des MacSorley : un faucon gerfaut noir se détachant sur un fond à rayures blanches et or. De le voir ainsi fièrement déployé déclenchait toujours chez lui une décharge d'adrénaline.

Quelques instants plus tard, ils entendirent un cri derrière eux. Erik adressa un regard faussement contrit au jeune aristocrate.

— De toute manière, il semblerait qu'il soit trop tard, mon garçon.

Il saisit les manœuvres et lança à ses hommes :

— Voyons voir si ces chiens savent mordre autre chose que leur propre queue. Cap sur Benbane, les gars !

Les hommes se mirent à rire. Traiter un Anglais de chien était la pire des insultes. Ce n'était qu'un ramassis de lâches.

La voile se gonfla au vent et le *birlinn* s'élança à la surface des flots tel un oiseau prenant son envol, se montrant digne du faucon peint sur sa toile et sculpté sur sa proue.

Plus ils filaient vite, plus Erik sentait le sang battre dans ses veines. Ses muscles étaient bandés, vibrants d'énergie. Le vent faisait voler ses cheveux, aspergeait son visage d'embruns et emplissait ses poumons tel un élixir. La course était euphorisante, lui procurant une sensation de liberté sous sa forme la plus pure.

Il se sentait vivant et savait qu'il était né pour ça.

Pendant quelques minutes, le silence régna à bord pendant qu'Erik réglait le cap du navire sur Benbane Head, la pointe la plus au nord d'Antrim. Ses hommes le connaissaient suffisamment pour comprendre ce

qu'il avait en tête. Ce n'était pas la première fois qu'il tirait profit de la marée haute et des écueils.

Il lança un regard par-dessus son épaule et constata que son plan fonctionnait. Le patrouilleur anglais s'était désintéressé des pêcheurs et les avait pris en chasse.

— Plus vite ! cria Randolph pour se faire entendre au-dessus du vent. Ils gagnent du terrain.

Ce garçon était décidément un grand rabat-joie. Toutefois, Erik devait reconnaître que la galère anglaise les talonnait de plus près qu'il ne l'aurait cru. Son capitaine avait un certain talent... et de la chance. L'Anglais avait trouvé un vent plus fort que celui qu'il utilisait et augmentait sa vitesse grâce à ses rameurs. Ceux d'Erik avaient levé leurs rames et attendaient. Il aurait besoin d'eux plus tard.

La chance de l'Anglais ne l'inquiétait pas outre mesure. Même un écureuil aveugle pouvait tomber sur un gland de temps à autre.

— C'est le but recherché, Tommy, répondit-il. Je veux qu'ils nous suivent d'assez près pour pouvoir les conduire sur les rochers.

La Pointe du diable était une langue rocheuse qui s'avancait devant la côte tel un index accusateur, juste à l'ouest de Benbane Head. À marée haute, elle était pratiquement invisible, jusqu'à ce qu'il soit trop tard. L'idée était de coincer les Anglais entre la terre ferme et lui-même. À la dernière minute, il les laisserait le rattraper puis virerait brusquement vers l'ouest, laissant l'autre embarcation se précipiter vers les écueils qui transperceraient sa coque.

Ce genre de manœuvre habile, il pouvait la faire en dormant.

— Les rochers ? répéta Randolph d'une voix suraiguë. Mais comment peux-tu les voir avec cette brume ?

Erik poussa un nouveau soupir. Si ce garçon n'apprenait pas à se détendre, son cœur lâcherait avant qu'il n'ait atteint vingt-trois ans.

— Je vois très bien, mon garçon. Aie un peu de foi. Pour un jeune chevalier intrépide, tu m’as l’air bien timoré.

Les hautes falaises spectaculaires d’Irlande apparurent devant eux. Par un jour dégagé, les majestueuses parois noires couronnées de vallons vert émeraude étaient d’une beauté à couper le souffle. Toutefois, de nuit, elles ne formaient qu’une ombre menaçante et hantée.

Erik lança un regard derrière lui et haussa les sourcils, une lueur admirative dans le regard. Ce chien d’Anglais se débrouillait plutôt bien. De fait, il se débrouillait si bien qu’il déjouait ses plans. Il ne servait plus à rien de naviguer parallèlement au rivage. Il allait devoir les diriger droit sur les rochers puis tirer un bord, directement contre le vent, à la dernière minute.

Le capitaine anglais était peut-être bon.

Mais pas autant que lui.

Cela promettait d’être encore plus amusant qu’il ne l’avait pensé.

Son cousin Lachlan MacRuairi, la Vipère, se trouvant au nord avec les femmes, et le chef Tor MacLeod étant coincé à terre pour servir de garde du corps au roi, cela faisait un certain temps qu’Erik n’avait eu personne à qui se mesurer. Il ne s’était pas attendu à devoir rivaliser avec un Anglais.

Il faisait trop sombre et brumeux pour distinguer les contours précis de la côte, mais Erik sentait instinctivement qu’ils s’en approchaient. Le danger imminent était excitant. S’il se trompait dans ses calculs, les Anglais ne seraient pas les seuls à devoir nager jusqu’au rivage.

Il se tourna vers Domnall qui tenait le gouvernail en poupe.

— Maintenant ! Envoyons ces bâtards anglais droit en enfer !

Les hommes lui répondirent avec un rugissement enthousiaste.

Le *birlinn* tira une bordée. La voile se mit à claquer et l'embarcation vira brusquement à tribord. La Pointe du diable se trouvait juste devant eux.

Il entendit la voile du patrouilleur claquer à son tour. L'Anglais l'imitait, le suivant sans difficulté.

Le moment était presque venu...

— Arrêtez-vous ! lança une voix en anglais. Au nom d'Édouard, roi d'Angleterre par la grâce de Dieu !

— Je n'ai d'autre roi que Bruce, rétorqua Erik en gaélique. *Airson an Leomhann !*

C'était le cri de guerre de la garde des Highlands : « Pour le lion ».

Au concert d'imprécations qui s'éleva derrière eux, on l'avait compris. Quelqu'un hurla « Traîtres ! ».

Erik ne répondit pas. Il était entièrement concentré sur l'étroite bande de mer noire devant lui.

Sur le *birlinn*, la tension était palpable. Ils n'étaient plus qu'à une trentaine de mètres de l'endroit crucial. Erik lança un regard vers les falaises sur sa gauche, cherchant le sommet en dents de scie qui constituait son repère. Le brouillard l'empêchait de l'apercevoir.

Les yeux fermés, se rappela-t-il.

Ses hommes commencèrent à s'agiter nerveusement sur leurs bancs, les mains crispées sur leurs rames, attendant ses instructions.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Randolph d'une voix étranglée.

Au lieu de lui répondre, Erik ordonna à ses hommes :

— Tenez-vous prêts. Nous y sommes presque...

Il sentait son cœur battre dans sa poitrine, puissant et régulier. La véritable épreuve pour ses nerfs était encore à venir. Le danger approchait et il devait lutter contre son instinct qui lui criait de tourner. Il tint bon.
Pas encore...

Encore quelques mètres et le capitaine anglais, aussi doué soit-il, ne pourrait échapper aux écueils qu'Erik avait gentiment mis en travers de sa route.

Il allait donner l'ordre quand la catastrophe arriva. Une vague rebelle surgit hors des ténèbres tels les crocs d'un serpent et déferla contre le tribord du *birlinn*, le poussant plus près du rivage et déjouant son plan minutieusement calculé.

Il jura et serra fermement les cordages. Les rochers étaient trop près. Il apercevait la ligne blanche de l'écume se brisant autour de la pointe rocheuse affleurante.

Il n'avait plus le temps d'effectuer le virage adroit qu'il avait projeté. Sa seule chance d'éviter l'écueil était d'effectuer une manœuvre délicate directement face au vent.

Voilà qui devenait vraiment intéressant. Son poulx s'accéléra. Il adorait ce genre de gageure, une véritable épreuve pour les nerfs qui faisait appel à tout son talent.

— Maintenant ! hurla-t-il. Tirez fort, les gars !

Domnall poussa le gouvernail et les hommes plongèrent leurs rames à pic pour faire pivoter le bateau. Erik s'efforça de maintenir la voile dans le vent.

Il entendit des éclats de voix derrière lui, mais il était trop concentré sur la manœuvre pratiquement impossible à effectuer. La mer et leur élan les poussaient vers les rochers qui n'étaient plus qu'à quelques dizaines de centimètres à tribord. Les hommes ramèrent plus fort, y mettant toute l'énergie qu'ils avaient préservée jusque-là. Les rameurs anglais, eux, avaient épuisé la leur.

La proue du *birlinn* passa la pointe de la langue de terre.

Plus que quelques mètres.

Les rochers sur sa gauche continuaient à se rapprocher dangereusement. Erik entendait Randolph tantôt jurer tantôt prier.

— Plus fort ! cria-t-il à ses hommes. On y est presque.

Il retint son souffle tandis que le bateau glissait le long des écueils, tendant l'oreille et guettant les bruits sous la ligne de flottaison. Puis il entendit un raclement sourd. Ce son de la roche frottant contre la carène en chêne avait de quoi glacer le sang de n'importe quel marin. Erik ne sourcilla pas. Le grincement sinistre dura quelques secondes mais ne s'amplifia pas. Ils avaient franchi l'obstacle.

Un sourire victorieux illumina son visage. Il ne s'était pas autant amusé depuis le jour où ils avaient fui Dunaverty en pleine tempête.

— On est passés !

Ses hommes poussèrent un hourra collectif, puis un second plus fort encore quand ils entendirent un cri d'alarme derrière eux, suivi d'un grand fracas quand la galère anglaise se précipita sur les rochers.

Erik tendit les cordages de la voile à un de ses hommes, puis sauta sur un coffre qui faisait office de banc. De son perchoir, il avait une vue imprenable sur les Anglais grimpant sur les rochers qui venaient d'éventrer leur navire. Le vent lui porta un torrent d'insultes.

Il s'inclina en décrivant une élégante arabesque de la main et leur lança :

— Transmettez mes hommages à Édouard, les gars !
Les injures redoublèrent et il éclata de rire.

Il sauta sur le pont et donna une tape dans le dos de Randolph. Le jeune homme avait le teint verdâtre.

— Ça, c'est ce qu'on appelle prendre un risque.

Le chevalier le dévisagea avec un mélange d'admiration et d'incrédulité.

— Tu as la chance du diable, Faucon. Mais un beau jour, elle va te laisser tomber.

— Peut-être, répondit Erik avec un clin d'œil. Mais, ce soir, elle m'accompagne.

Du moins, il l'espérait.

— Par les os de saint Colomba, Ellie ! Quand t'es-tu amusée pour la dernière fois ? Tu es devenue totalement ennuyeuse.

Matty accentua ce dernier mot avec toute l'emphase d'une jeune fille de dix-huit ans. À l'entendre, on aurait dit que sa sœur avait contracté une maladie aussi horrible que la lèpre.

Ellie poursuivit son examen des échantillons de tissus étalés sur le lit et lui répondit machinalement, sans se retourner.

— Je ne suis pas ennuyeuse et cesse de blasphémer.

Elle prit une soie bleu ciel et l'appliqua sur son buste.

— Que penses-tu de celle-ci ?

Matty leva les yeux au ciel.

— Tu vois ? C'est exactement ce que je voulais dire. Tu n'as que quelques années de plus que moi, mais tu te comportes comme si tu étais ma nourrice. Même la vieille Betha avec son visage tout ridé était plus drôle que toi. Et Thomas jure par les os de saint Colomba toutes les cinq minutes et personne ne lui dit rien.

— J'ai six ans de plus que toi et Thomas n'est pas une dame.

Elle se regarda dans le miroir, fronça le nez puis laissa retomber l'étoffe bleue sur la pile croissante d'échantillons rejetés. Les tons pastel tant prisés cette année ne seyaient pas du tout à ses cheveux noirs et à ses yeux marron.

Matty, à qui ils convenaient particulièrement, plissa les yeux. Rien n'agaçait plus Mathilda de Burgh qu'on lui rappelle cette liberté dont jouissait son frère jumeau et qui lui était refusée. Elle pointa son adorable petit menton en avant tel un chaton têtue.

— C'est un argument absurde, tu le sais très bien.

Ellie haussa les épaules, refusant de prendre parti.

— Peut-être, mais c'est ainsi.

— Ça ne devrait pas l'être.